

SRDJAN VALJAREVIĆ

# CÔME

roman traduit du serbe  
par Aleksandar Grujić

*ACTES SUD*

C'était un mardi, début novembre, la journée était chaude et ensoleillée, et je ne savais pas exactement où j'étais, je ne savais alors rien sur rien. Mais voilà, c'est comme ça que ça s'est passé, je me suis retrouvé dans un avion d'une compagnie suisse, assis à une place qui m'était assignée, à destination de Zurich. Là, je devais faire escale pour Milan. Ça, au moins, c'était certain. A Milan, un chauffeur devait m'attendre et me conduire jusqu'à un endroit nommé Bellagio, au bord du lac de Côme. Et c'était là plus ou moins tout ce que je savais.

J'avais dans ma poche mon passeport avec le visa italien que j'avais eu à Belgrade sans difficulté, un peu d'argent, et aussi l'invitation de la fondation. Pour eux, j'étais encore un jeune auteur de Serbie, un de ces pays en piteux état où il faisait mal vivre. Je ne sais pas comment, je ne l'ai en réalité jamais su, mais j'avais obtenu une bourse pour passer un mois sur le lac de Côme, pour y travailler, y écrire tranquillement. C'était leur idée, pas la mienne. A l'époque, travailler ou écrire sérieusement ne m'intéressait pas le moins du monde. Le travail, quel qu'il soit, ne me disait rien, absolument rien. J'avais déjà abandonné l'idée de me faire publier. La situation en Serbie était vraiment mauvaise, terrible à vrai dire, mais pour

moi pas tant que ça, je pouvais me tenir à flot, je faisais des petits boulots à droite et à gauche, je joignais les deux bouts, je me débrouillais. Je mangeais et je buvais, je buvais surtout. Il m'arrivait de temps en temps d'écrire des petites histoires pour un quotidien, ça me permettait à peu près de payer mon loyer. J'écrivais aussi un peu pour moi-même, dans de simples petits cahiers, et je le faisais sans aucune ambition. Quand j'ai reçu, de façon inattendue, un formulaire de la fondation Rockefeller pour un séjour à Côme, je me suis mis à le remplir scrupuleusement et, à la question sur ce que j'envisageais de faire là-bas, j'ai répondu que j'allais écrire un roman. Tout en buvant de la bière, j'ai improvisé une brève ébauche de ce roman inventé de toutes pièces. Mon ami Vlada a traduit tout ça en anglais, d'ailleurs c'était lui qui m'avait fait envoyer le formulaire. Pendant qu'il le remplissait, je suis resté à côté de lui, à siroter ma bière et à perfectionner mon anglais. La réponse ne s'est pas fait attendre et quand l'invitation officielle est arrivée, j'étais prêt. A cette époque-là, les gens quittaient le pays de façon ininterrompue. En réalité, on quittait ce pays depuis toujours. Quant à moi, je partais seulement pour un mois. En fait, il aurait été plus juste que ce soit Vlada qui y aille, après tout c'était lui qui s'était occupé des formulaires.

J'ai donné mon sac à l'enregistrement de l'aéroport, mais je n'étais pas sûr de savoir exactement ce que j'avais mis dedans. J'étais ivre au moment où je faisais mes valises. J'ai passé en revue la liste des choses que je savais pertinemment avoir oubliées : un livre, les adresses de certaines personnes, plusieurs affaires de toilette, ça, j'en étais sûr, un blouson et un pull. Je savais aussi que c'était seulement quand j'arriverais là où j'étais supposé aller que je me rendrais compte des autres choses que

j'avais oubliées de prendre. Mais ça m'était égal. J'avais la gueule de bois et j'ai préféré écouter deux jeunes filles assises devant moi. J'ai compris à leur conversation que l'une d'elles était chanteuse et qu'elle se produisait dans des restaurants suisses fréquentés par les nôtres, enfin les Serbes. En fait, il lui manquait exactement quarante mille francs, disait-elle, et après elle aurait tout, la maison, le garage, la voiture, la piscine...

J'avais terriblement sommeil, je gardais les yeux fermés et je me disais que ce n'était quand même pas mal de se laisser surprendre par la vie, car, sans ces événements inattendus, j'aurais déjà plongé dans la folie. Aucun doute là-dessus. La veille, j'avais passé la nuit avec mes amis dans un bistrot, sur le boulevard du Roi-Alexandre, à côté du marché. On avait bu, comme d'habitude, mais cette fois-ci même un peu plus, puisqu'on avait une bonne excuse, je partais, ils prenaient congé de moi ; à cette époque, rares étaient ceux d'entre nous qui partaient quelque part, nous ne faisons partie ni des gens qui voulaient partir ni de ceux qui en avaient les moyens. C'est pourquoi nous avons bu jusque tard dans la nuit. Un ami a versé un seau d'eau sur mes pas, au moment où je me séparais d'eux. La tradition veut que ça porte bonheur. J'étais justement en train de me souvenir, dans l'avion, de tout ce qui s'était passé la veille quand la chanteuse assise devant moi a dit : "Ah, l'enculé, il arrive pas à se décider à divorcer de cette femme qu'il a..."

Une hôtesse de l'air a apporté de la nourriture dans une boîte en plastique, je lui ai demandé une bière, mais elle m'a répondu qu'il n'y en avait pas, seulement des jus de fruits, de l'eau en bouteille, du thé et du café. Je lui ai dit alors que c'était d'une bière que j'avais besoin, que l'argent n'était pas un problème, je paierais, j'avais très envie

d'une bière, j'avais une terrible gueule de bois et la bière était exactement ce qu'il me fallait. Nous nous parlions en anglais. Elle a répété qu'elle n'avait pas de bière. Et a ajouté qu'elle avait des cachets si c'était parce que j'avais peur de l'avion. J'avais la gueule de bois et j'avais peur et une bière était tout ce qu'il me fallait, lui ai-je dit, des cachets, je n'en avais rien à faire, alors qu'une bière pouvait très bien m'aider. Elle s'est contentée de m'écouter et de me regarder tout étonnée. Elle m'a dit alors quelque chose en allemand et elle est partie chercher un collègue, un homme grand et moustachu qui, le sourire aux lèvres, m'a demandé en anglais où était le problème.

— Il n'y en a pas, absolument pas, je voudrais juste prendre une bière, lui ai-je dit.

— Nous avons du vin blanc et des flacons de whisky et de vodka, s'il faut absolument que ce soit de l'alcool, mais c'est payant, a-t-il dit.

— Non, l'argent n'est pas un problème, l'alcool non plus, j'ai juste une gueule de bois et la bière est la seule chose qui puisse me convenir, c'est tout, vraiment, ai-je dit en toute franchise.

Il a souri. Il a ensuite dit quelque chose en allemand à l'hôtesse de l'air à côté de lui et elle a souri à son tour.

— C'est donc ça, une gueule de bois. Moi aussi, je préfère de la bière quand j'ai une gueule de bois. Je pourrais vous trouver une ou deux Heineken, a-t-il dit.

— Si je pouvais en avoir trois, ce serait parfait.

— Trois suffiront ? a-t-il demandé plus bas.

— Oui, tout à fait, trois bouteilles suffiront.

— Tout va bien se passer. On va arranger ça... Je vous souhaite encore un agréable vol, a-t-il dit, toujours le sourire aux lèvres.

— Oui, et merci.